

groise, s'expliquent par la jeunesse du Parti hongrois et par le manque extrême de préparation politique de ses chefs. Mais n'est-il pas stupéfiant que Bela-Kun, comme son ombre social-démocrate, Pepper, puissent se croire désignés pour dénoncer en nous, oppositionnels, une sous-estimation des paysans et une incompréhension du rôle du Parti ? Où est-il dit qu'un homme qui, par légèreté, a cassé bras et jambes à ses familiers est promu de ce fait au titre de professeur de chirurgie ?

Lors du III^e Congrès, Bela-Kun, flanqué de son indispensable complément, adoptait une attitude ultra-gauche. Ils défendaient la stratégie employée en Allemagne, en Mars 1921, dont Bela-Kun fut l'un des principaux inspirateurs. Leur point de départ était le suivant : si l'on ne provoquait pas tout de suite la Révolution en Occident, la République Soviétique était vouée à la mort. Bela-Kun chercha maintes fois à me convaincre de « tenter la chance » dans cette voie. J'ai toujours repoussé son « aventurisme » et, avec Lénine, je lui ai expliqué, au III^e Congrès, que la tâche des communistes européens n'est pas de « sauver » l'U.R.S.S. en procédant à des mises en scènes révolutionnaires, mais en préparant sérieusement les partis européens à la prise du pouvoir. Aujourd'hui, Bela-Kun, avec les Pepper de tout poil, croit pouvoir m'accuser de « scepticisme » envers les forces vives de la République Soviétique, et de « spéculer » uniquement sur la révolution mondiale. Ce qu'on appelle l'ironie de l'histoire revêt ici l'aspect d'une véritable bouffonnerie. A vrai dire, ce n'est pas fortuitement que le III^e Congrès entendit retentir, ainsi qu'un leitmotiv, la formule de Lénine : « Tout cela, par la bêtise de Bela-Kun ». Et, lorsque, dans mes conversations en tête-à-tête avec Lénine, j'essayais de prendre la défense de Bela-Kun contre des attaques trop cruelles, Lénine répondait : « Je ne conteste pas que ce soit un homme combatif, mais c'est un politique qui n'est propre à rien ; il faut faire en sorte qu'on ne le prenne pas au sérieux ».

Quant à Pepper, il est le prototype de l'adapté, du client politique. De tels individus se sont posés et se poseront toujours sur toute révolution victorieuse aussi infailliblement que les mouches sur le sucre. Après la catastrophe de la République soviétique hongroise, Pepper chercha à entrer en rapports avec le comte Karolyi. Lors du III^e Congrès, il était ultra-gauchiste. En Amérique, il se fit le héraut du parti Lefollette et entraîna jusqu'à la ceinture le jeune parti communiste dans le marais. Inutile de dire qu'il s'est fait le prophète du socialisme dans un seul pays et qu'il est devenu l'un des plus farouches anti-trotskyistes. Il en fait aujourd'hui sa profession, comme d'autres tiennent une agence matrimoniale ou vendent des billets de loterie.

Il faut répéter de Varga ce que j'en ai déjà dit : qu'il est le type achevé du Polonius théoricien, au service de toutes les directions de l'Internationale Communiste. Il est vrai que ses connaissances et ses qualités d'analyse font de lui un militant utile et qualifié. Mais il n'y a pas trace en lui de force de pensée ou de volonté révolutionnaire. Il était brandlérien sous Brandler, masloviste sous Maslov, thaelmanniste sous ce néant qui a nom Thaelmann. Consciencieusement et scrupuleusement, il sert toujours les arguments économiques de la ligne politique d'autrui. Quant à la valeur objective de ses travaux, elle se limite entièrement à la qualité politique de la commande,

sur laquelle il n'a lui-même aucune influence. Il défend la théorie du socialisme dans un seul pays, comme je l'ai dit, en excipant du manque de culture politique de l'ouvrier russe qui a besoin de perspectives « consolantes ».

Manouïlsky, comme Pepper, jouit d'une réputation suffisamment établie jusqu'au sein de la fraction à laquelle il appartient actuellement. Ces six dernières années ont définitivement perverti cet homme dont la qualité maîtresse est la versatilité morale. Il fut un temps où il eut quelque valeur, non pas théorique, non pas politique, mais littéraire. Une certaine flamme, faible toutefois, brûlait en lui. Cependant, une espèce de ver intérieur le rongait sans arrêt. Se fuyant lui-même, Manouïlsky était constamment à la recherche de quelqu'un sur qui s'appuyer. Il y eut toujours en lui quelque chose du « commissionnaire ». Il suffit de dire qu'il s'ingénia longtemps à se faire attacher à... Alexinsky. Pendant la guerre, Manouïlsky ne se conduisit pas trop mal. Néanmoins, son internationalisme fut toujours de surface. La période d'Octobre fut pour Manouïlsky une période d'hésitations. En 1918, il proclama tout à fait inopinément (pour moi, surtout) que Trotsky avait libéré le bolchevisme de son étroitesse nationale. Au demeurant, personne n'attachait d'importance à ses écrits. Manouïlsky se consuma doucement en Ukraine, sans grande utilité, en qualité d'administrateur, s'y affirmant par contre excellent conteur d'anecdotes. Il rebondit et ne commença son ascension, comme tous les dirigeants d'aujourd'hui, qu'après la mort de Lénine. Ses intrigues contre Rakovsky lui servirent de tremplin. L'estime générale dont Rakovsky jouissait en Ukraine était telle, que malgré les incitations venues de Moscou, personne n'osait, en 1923, ouvrir la campagne contre lui ; Manouïlsky osa. Dans les conversations privées, entre deux anecdotes, il reconnaissait ouvertement quel genre de besogne il accomplissait, et affichait son mépris pour son commanditaire, plus encore : pour lui-même. Sa connaissance de l'« étranger » fixa le champ de ses exploits ultérieurs : l'Internationale Communiste. Si l'on recueillait ce qu'ont dit de lui Zinoviev et Staline, on en tirerait un bien curieux traité de cynisme politique. D'autre part, les choses se modifieraient quelque peu si l'on recueillait ce que Manouïlsky a dit de Zinoviev et de Staline. Au VI^e Congrès, Manouïlsky fut le principal accusateur de l'Opposition. Pour qui connaît le personnel dirigeant et le passé du Parti, ce fait à lui seul résoud la question !

Dans l'appareil de l'Internationale et dans la presse, Waletsky joue un rôle des plus en vue. Dans l'Internationale Communiste et dans la Pravda, il lui arrive fréquemment de dénoncer le trotskyisme du point de vue « théorique » et « philosophique ». La nature l'a créé pour ce genre de besogne. Aux yeux de la jeune génération, Waletsky est simplement un illustre inconnu. La vieille génération le connaît, elle, depuis longtemps. Au début du siècle, Waletsky fit son apparition en Sibérie comme partisan fanatique du Parti socialiste polonais. A ce moment, Pildsusky était son idole. En politique, Waletsky était nationaliste ; en théorie, c'était un idéaliste et un mystique. Il se fit le propagandiste de la théorie de la décadence, et de la croyance en Dieu et en Pildsusky. Dans notre colonie de déportés, c'était un isolé. Lors de la scission du Parti socialiste polonais, déterminée par la révolution de 1905, Waletsky se trouva dans l'aile plus « socialiste »,

mais uniquement pour y défendre une plateforme des plus mencheviques.

Déjà à ce moment, il combattait la théorie de la « révolution permanente », regardant non seulement comme fantastique, mais comme insensée l'idée que, dans la Russie arriérée, le prolétariat puisse arriver au pouvoir plus tôt qu'en Occident. Pendant la guerre, il fut, dans le meilleur des cas, à droite de Martov. On peut être sûr que, cinq minutes avant la Révolution d'Octobre, Waletsky était l'ennemi farouche du bolchévisme. Je n'ai pas de renseignements sur l'époque à laquelle il devint « bolchévique ». Mais, de toute façon, ce ne fut que lorsque le prolétariat russe eut solidement pris le pouvoir en mains. Au III^e Congrès, Waletsky louvoyait entre la ligne de Lénine et les ultra-gauchistes. Sous Zinoviev, il fut zinovéviste pour se muer ensuite opportunément en stalinien. Sa mobilité et son élasticité ne sont pas épuisées. Il lui est facile, avec un léger bagage, de changer de wagon. Aujourd'hui, cet ex-nationaliste, idéaliste, mystique, menchevique, enseigne à la classe ouvrière comment on prend le pouvoir, bien qu'il ne l'ait appris lui-même, pour la première fois, qu'après sa conquête. Des gens du calibre de Waletsky ne conquerront jamais rien. Mais ils sont parfaitement capables de perdre ce qui a été conquis.

Le passé de Warsky est infiniment plus sérieux. Pendant plusieurs années, il marcha derrière Rosa Luxembourg, que Waletsky regarda toujours avec la haine aveugle du chauvin polonais. Mais Warsky a davantage assimilé les côtés faibles de Rosa Luxembourg que ses côtés forts, dont le plus intéressant fut son inflexibilité révolutionnaire. Somme toute, Warsky est resté jusqu'à ce jour le social-démocrate « révolutionnaire » ancien type. Cela le rapproche de Clara Zetkin, ainsi qu'on l'a vu clairement dans l'attitude qu'ils prirent tous deux par rapport aux événements allemands de 1923. Warsky ne se sentit jamais à l'aise dans le bolchévisme. D'où son « conciliationnisme » momentané, fondé sur un malentendu, à l'égard de l'Opposition de 1923. Mais, dès que les lignes se précisèrent, Warsky trouva sa place naturelle dans les rangs officiels. La lutte des épigones contre la « révolution permanente » et la « sous-estimation » de la paysannerie, amena le craintif Warsky à prendre l'insurrection victorieuse de Pildsusky pour un genre de « dictature démocratique du prolétariat et des paysans » et à pousser les communistes polonais à soutenir le coup d'Etat fasciste. Ce seul exemple donne la mesure de la perspicacité marxiste et de la fermeté révolutionnaire de Warsky. Inutile de dire qu'ayant « reconnu ses erreurs », il est aujourd'hui un des piliers du stalinisme. Comment l'ancien compagnon de Rosa Luxembourg — cette internationaliste jusqu'au fond du cœur — enseigne-t-il aux ouvriers polonais l'édification du socialisme dans un seul pays ? Je l'ignore. Mais il est fort douteux que des hommes de ce type puissent apprendre aux ouvriers polonais le moyen d'arracher le pouvoir à la bourgeoisie.

Clara Zetkin est, depuis longtemps, une figure purement décorative du Bureau du Comité Exécutif de l'Internationale. On pourrait ne pas employer cette caractéristique cruelle si Zetkin ne servait de voile pathétique à des méthodes qui, non seulement la compromettent, mais font aussi un tort immense à la cause du prolétariat international. La force de Zetkin a toujours été son tempérament. Elle n'a jamais eu d'indépendance idéologique. Rosa Luxembourg lui servit longtemps de pivot politique. Par la suite, elle en chercha un en

Paul Lévi et, dans une certaine mesure, en Brandler.

Après les journées de Mars 1921, Zetkin ne faisait pas que s'insurger contre les « bêtises de Bela-Kun » ; au fond, elle défendait « l'ancienne politique éprouvée » de l'accumulation incessante des forces. Dans un entretien que nous eûmes avec elle, Lénine et moi, Lénine, délicatement, mais avec insistance, lui disait : « Les jeunes commettront bien des bêtises, mais ils feront quand même une bonne révolution. » Zetkin protestait : « Ils n'en feront même pas une mauvaise », s'écria-t-elle. Nous nous regardâmes avec Lénine et ne pûmes nous retenir de rire.

Les brèves et vagues demi-sympathies de Zetkin pour l'Opposition de 1923, provenaient uniquement de ce que je m'étais opposé à ce qu'on fasse retomber sur le groupe de Brandler les torts de l'Internationale dans la catastrophe allemande de 1923. Au cours de 1923, Zetkin manifesta tous les traits de la bonne vieille social-démocratie : elle ne comprit ni le brusque changement de la situation ni la nécessité d'un tournant politique hardi. Au fond, Zetkin ne prend aucune part à la solution des questions. Mais, comme pavillon, son autorité traditionnelle est nécessaire aux Manouïlsky, aux Pepper, aux Heinz Neumann.

Parmi les hommes qui, au cours de cette dernière période, dirigent l'action de l'Internationale du fond du Bureau de l'Exécutif, le représentant du Parti Communiste Tchéco-Slovaque, Sméral, devenu, lui aussi, un des chevaliers inexorables du néo-bolchévisme, n'occupe pas le dernier rang. Sméral et l'inexorabilité, c'est comme Tartuffe et la sincérité, ou Shylock et le désintéressement. Sméral a passé par la forte école autrichienne et, s'il se distingue du type austro-marxiste, il ne s'en distingue que pour ne s'être jamais élevé jusqu'à lui. Dans l'ancienne social-démocratie tchèque, Sméral était dans une demi-opposition, dont la nature était d'autant plus difficile à saisir que les « idées » de Sméral donnaient toujours l'impression d'une tache d'huile s'élargissant. On peut dire qu'au social-nationalisme tchèque de Nemets et *tutti quanti*, Sméral opposait un étatsisme impérialiste austro-hongrois, inspiré de Renner — les connaissances et le talent de celui-ci en moins. La république tchèque s'est cependant réalisée — non comme fruit de la politique de Kramarj, Benech et Nemets, mais comme produit bâtarde de l'action de l'impérialisme anglo-français. Quoi qu'il en soit, la Tchéco-Slovaquie fit son apparition et l'austro-hongrois Sméral échoua dans une impasse politique. Où aller ? Nombreux étaient les ouvriers qui, au début, se laissaient griser par l'étatsisme tchéco-slovaque. Plus nombreux encore étaient ceux dont le cœur battait vers la Russie d'Octobre. Mais il n'en existait pas qui s'attristaient sur l'empire austro-hongrois. Sur ces entre-faites, Sméral fit son pèlerinage à Moscou. Je me rappelle comment je découvrais à Lénine le mécanisme psychologique du bolchévisme de Sméral. Lénine répétait avec un sourire qui en disait long : « C'est probable... savez-vous, c'est très probable... Il nous en viendra maintenant beaucoup comme cela. Il faut ouvrir l'œil. Il faut les contrôler à chaque pas... »

Sméral était profondément convaincu que le fait de changer le nom du parti tchèque en Parti Communiste épuisait la question. Somme toute, il fit de son côté tout ce qu'il put pour justifier par la suite le mot d'Otto Bauer sur les deux bons partis social-démocrates d'Europe : la social-démocratie autrichienne et le Parti communiste tchèque. La « journée rouge » de cette année a montré, avec